

Céline Robin

Brutal

roman



Là où tout s'effondre,
tout commence,
chronique d'un corps en révolte

Céline Robin

Brutal

© Céline Robin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0366-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1 - Le choix

*Réfléchis avec lenteur,
mais exécute rapidement tes décisions.*

Isocrate

Envie de Big Mac, de pizzas, de cornichons, de parmentier de canard... Voilà ce qui me fait réellement envie. Du gras, du sel, du goût prononcé. Pas de tofu, de lentilles corail, ou de galettes végétales insipides !

Écœurée par le thé, le café, la tisane, impossible de boire une boisson chaude ! Je veux du frais, des yaourts, des glaces, de la bière...

Ce corps, en pleine transformation, en travail, en création, va me manquer. Il devient le total opposé de ma nature habituelle. D'ordinaire, je bois deux litres de thé vert par jour. Je ne mange pas de viande. Je suis plus du genre à savourer un steak vegan qu'une entrecôte.

Je survole mon corps, comme si j'étais en observation de ce que je traverse. Les gens me parlent, physiquement présente mais sans être psychiquement connectée à mon entourage. Courbaturée, je pense uniquement à mon lit, à m'endormir. C'est affreux, pire que ce que je pensais, je suis enceinte !

Certes, j'aspire à une pause dans mon quotidien, mais fondamentalement, je n'ai aucune envie de m'occuper d'un nouveau-né. J'ai envie de liberté, d'insouciance, de légèreté. Vivre comme une bohémienne, voilà ce qui me fascine : m'affranchir des codes, du matériel, ne pas sombrer dans une vie traditionnelle. Je veux vibrer, vivre, rire, ne pas anticiper, agir dans la spontanéité.

Je suis agacée par les discours qui ne veulent rien dire, les réflexions inutiles,

les aspirations matérielles.

J'ai envie de bouger, de créer, d'être active, motivée, investie.

Et puis, là, dans la salle d'attente, après de longs doutes, je vais avorter, je ne veux pas porter cette lourde responsabilité, celle d'un bébé à surveiller en permanence. Je ne veux pas allaiter. Je ne veux pas parler du sujet tétine versus pas tétine. Espérer une place dans la super crèche bilingue. Aller au zoo. Regarder le spectacle de fin d'année sous la pluie. Jouer au loup. Faire croire que le Père Noël existe. Applaudir la descente de toboggan au square. Faire l'avion avec la petite cuillère remplie de purée de carottes. Me finir le paquet d'œufs de Pâques. Acheter des goodies plastiques chez Noz...

Dans la tête de Laura, les pensées se bousculent. Heureusement, le médecin en charge de l'avortement n'effectue pas exclusivement ces actes, et dans la salle d'attente, une succession de motifs variés s'enchaînent. Laura imagine un gros rhume pour l'adolescente rivée à son smartphone, qui cesse de se moucher. Une otite pour ce bébé, se frottant l'oreille, qui gesticule sur les genoux de sa mère. Une affection cardiaque chronique pour cette septuagénaire, arrivée essoufflée. Personne ne doit soupçonner la véritable raison de la visite de Laura, la quadra citadine. Elle n'est pas à l'aise avec l'idée d'avorter. Elle n'arrive pas à l'expliquer, elle qui défend le droit de disposer de son corps plus que tout.

Mais étrangement, la sensation, si palpable, de la transformation de son propre corps, l'empêche d'oublier la présence d'un fœtus qui se prépare en elle. Elle relit plusieurs fois le passage de son roman *Les yeux de Mona*. L'extrait évoque une sculpture de Michel-Ange, une œuvre où l'idée sous-jacente du brillantissime et irascible sculpteur réside dans l'émancipation de la matière, la libération, l'élévation... Trop abstrait pour Laura, à ce moment-là. Trop conceptuel pour Laura pour l'heure qui pense :

Je ne suis pas encore maman, et pourtant, je ne parviens déjà plus à me concentrer sur un livre. Je suis dans le concret, l'anticipation, le matériel. Prévoir les couches, les petits pots, les lingettes, un body de rechange, un

biberon prêt à l'avance, du doliprane, et plus tard, le goûter, un pansement, des granules d'arnica, juste pour une sortie d'une heure au parc.

Le médecin pousse la porte de la salle d'attente avec un léger bruit, qui fait écho à son entrée. Laura, assise au fond de la pièce, sursaute presque imperceptiblement. Elle repose son livre sur ses genoux, les doigts encore un peu serrés autour des pages qu'elle ne veut pas lâcher.

Un rapide coup d'œil à l'horloge du mur confirme ce qu'elle redoutait : l'heure n'a pas encore sonné, mais elle est déjà prête. Son cœur bat un peu plus vite, cette angoisse sourde qui surgit chaque fois qu'elle attend. Elle se redresse et commence à fourrer le tome de près de 500 pages dans son sac, avec une hâte visible, comme si l'action de ranger pouvait contenir cette nervosité qui monte en elle.

Dans sa précipitation, une page du livre se déchire presque sous ses mains, mais elle ne s'arrête pas, bien trop embarrassée par cette attente incessante qui l'angoisse plus qu'elle ne l'avoue. Elle enfile son foulard d'un geste brusque, comme pour se protéger d'un frisson qui lui traverse soudainement le dos, malgré la chaleur étouffante de la pièce. Un battement de cœur. Elle se redresse encore, ajustant son foulard sans prêter attention à la façon dont ses gestes deviennent un peu plus nerveux, presque mécaniques.

Le médecin, toujours debout près de la porte, scrute la fiche dans ses mains. Les secondes s'étirent. Il relève les yeux une fraction de seconde pour observer la salle. Cinq personnes dans cette étroite pièce confinée, patients et accompagnants s'observent puis baissent les yeux par alternance. Leurs regards hésitants se croisent, cherchant dans les yeux des autres un indice, un signe. Ils n'osent pas trop bouger. Le silence pèse, lourd, interrompu uniquement par le bruit discret d'une feuille qui se tourne. Laura, de plus en plus tendue, cherche à se convaincre que son tour ne viendra pas tout de suite, même si ses yeux ne quittent pas le médecin. Ce dernier annonce enfin *Madame Loëzic à nous !* Un souffle collectif semble se relâcher à travers la pièce.

Le médecin a refermé la porte. Une minute s'écoule. Chacun est plongé dans son portable ou dans un magazine. Le bébé, à l'otite hypothétique, s'est finalement apaisé. Laura n'a toujours pas repris son livre. Son sac à ses pieds, foulard porté, bonnet et manteau sous le bras, elle se surprend à envisager de partir. Quitter cet endroit. Fuir. Courir. Vivre une autre vie. Vivre cette grossesse.

Garder cette plénitude pendant neuf mois.

Subitement, elle se lève, ne jetant même pas un regard à ses voisins de siège. Elle fait deux grands pas vers la porte, l'ouvre, et sans un regard en arrière, elle se lance dans une course effrénée à travers les couloirs du bâtiment, se dirigeant vers la sortie. Dehors, elle manque de bousculer un passant. En quelques enjambées rapides, elle atteint l'endroit où est garé son vélo. L'antivol, toujours aussi rigide et lourd, qu'elle peine à ouvrir, plier puis fixer, est enfin en place. Comme une voleuse, elle enjambe sa bicyclette, pédale de toutes ses forces, montant la rue Jean Jaurès en un temps record.

Son quartier, si cosmopolite, avec ses commerces « exotiques » et son épicerie favorite, le *Arat*, où elle déniché des produits arméniens et grecs, défile sous ses yeux. Parfois, elle s'arrête aussi à *l'harb* à pain pour acheter des pâtisseries orientales. Les habitants, jeunes et étudiants, se mélangent à ceux venus d'ailleurs, créant une unité métropolitaine où les étrangers sont comme les autres. Mais aujourd'hui, Laura ne prend pas le temps de s'arrêter pour jeter un œil au plat du jour de son restaurant indien préféré.

Elle gare son vélo dans la cour de son immeuble à deux étages, l'attache rapidement, et monte les quatre étages à grandes foulées. Dans son appartement, Laura se sent mieux, son cocon, son univers. Se ressaisir. Il faut reprendre ses esprits. *Ok, pense Laura, je garde le bébé.* Un enthousiasme soudain l'envahit. *Il s'appellera Joshua, ou peut-être qu'elle s'appellera Charlotte. Il naîtra en septembre. Je ne travaillerai pas cet été. J'irai marcher en montagne pour booster mes globules rouges.*

Laura prend son téléphone, ouvre Google et tape : *étape fœtus à 5 semaines.* Elle lit : *Les organes des sens de votre bébé sont en cours de formation, ainsi que les contours des yeux et des oreilles, qui commencent à apparaître. Le nez et la bouche se dessinent. Son système digestif et pulmonaire se développent progressivement. Il mesure entre 5 et 7 millimètres.*

Elle découvre aussi l'existence de nombreuses applications pour suivre la grossesse et en apprendre davantage sur les neuf mois à venir. Sans hésiter, elle télécharge l'application *Grossesse +*.

Il est déjà tard dans l'après-midi quand Laura réalise l'heure et le dîner qui l'attend chez ses amis Philippe et Anne. Seront aussi présents son frère Yves avec son conjoint Putu. Ne pas boire d'alcool ne va pas être facile, mais surtout,

expliquer cela au groupe risque de l'être encore davantage. Jamais ils ne se retrouvent sans ouvrir une bonne bouteille. Certes, parfois, ils essaient de se retrouver de manière plus sobre. Ils se donnent alors rendez-vous en bord de mer, chacun apportant son pique-nique. Mais très vite, les huîtres et le muscadet s'invitent à la fête.

Ils ont aussi cette idée de se réinventer, en passant des moments à jouer aux cartes, au mölkky, ou à randonner. Mais tout cela reste dans le domaine du conceptuel, jamais vraiment mis en pratique.

Je pourrais leur parler d'un semi-marathon prévu demain, mais je ne cours pas, rigole Laura. Une sortie à la chasse matinale, mais ils connaissent trop bien mon combat contre cette pratique. Un virus, mais dans ce cas, personne ne va oser m'embrasser ni s'approcher de moi. Puis, l'idée lui traverse l'esprit : *et si elle leur annonçait tout simplement sa grossesse ?* Non, elle n'est pas prête. Elle ne l'assume pas encore. Il lui faudra quelques semaines, voire des mois, pour l'accepter, pour le mûrir. Elle veut pouvoir en parler quand ce sera bien ancré en elle.

Une vague de bonheur l'envahit, mais elle se mêle aussitôt à une angoisse sourde. *Faut-il le dire au géniteur ?* Le papa a à peine trente ans. A-t-il son mot à dire ? Doit-il le savoir ? Et s'il est déjà en couple ? Laura balaie rapidement toutes ces questions. Ce n'est pas le moment d'y penser. Elle se concentre sur l'essentiel : se préparer. Agir. Ne pas trop réfléchir.

Un dernier coup de mascara, sa seule touche de maquillage. À 45 ans, Laura reste très naturelle dans son apparence. Jean, boots, pull gris col rond en cachemire. Quelques bracelets colorés, une médaille en or, et une chaîne fantaisie plus longue en guise de bijoux. Sa parka beige et son sac à main camel porté en bandoulière complètent l'ensemble.

C'est parti, direction le quartier des Capucins.

2- Les moules au piment

*Il est bon de traiter l'amitié comme les vins
et de se méfier des mélanges.*

Colette

L'air est humide et chaud, une rare soirée d'été en Bretagne, où le temps semble s'étirer, offrant une chance de profiter de l'extérieur. Un dîner de dernière minute organisé quelques jours auparavant par Anne.

Mmm, j'adore ton plat, Philippe, bravo ! Faire revenir les moules sur la plancha comme ça, c'est délicieux, félicite Laura, savourant une nouvelle bouchée. À l'instant où elle mâche une énième moule, une pensée lui traverse l'esprit : Merde, il n'y a pas un truc avec les crustacés interdits quand on est enceinte !

Laura a toujours été la première à se moquer des femmes obsédées par les aliments à éviter pendant la grossesse, comme si cet état était une maladie, alors que ce n'est rien de plus qu'une situation naturelle. Un brin de jalousie la titillait sûrement par rapport aux copines enceintes chacune à son tour. À présent, elle se moque d'elle-même, se disant qu'au fond, elle n'aurait vraiment pas envie de transmettre une quelconque maladie à un petit être qui n'y est pour rien.

C'est la touche avec le piment d'Espelette qui fait aussi la différence !! répond Philippe.

Tu sais qu'à Pompéi il y avait des gravures de piment partout. Et vous savez ce qu'ils symbolisent ? et bien c'est phallique, il ressemble à la verge, c'est la fertilité, raconte Laura qui revient de Naples.

Et les moules alors il y en avait ? ironise Philippe.

Et oui carrément en plus, il y a des dessins de scènes de sexe, du Kâmasûtra en haut des murs.

Allez ressers nous du vin s'impatiente Yves. Tu l'as acheté où d'ailleurs ton vin ? Très sec, vif, extra avec le plat.

Tu ne devineras jamais ? demande Philippe.

Le nouveau caviste Soif de vins ?

J'en sais rien en fait, c'est Anne qui l'a acheté

Bravo madame, excellent choix ! monsieur délègue attention !

C'est surtout qu'il ne s'occupe plus de rien dans la maison, reproche Anne sans même regarder son conjoint.

Philippe, chef d'entreprise à son compte, est un homme actif, partagé entre son travail exigeant et sa pratique intense de natation et vélo. Il vient tout juste d'ouvrir un nouveau centre de sport avec six terrains de padel. Indifférent aux activités de sa compagne, il n'y est ni hostile, ni critique, mais elles ne suscitent aucun intérêt pour lui. Petit à petit, il s'est éloigné d'Anne, dans une distance presque naturelle, sans conflit.

Depuis des années, ils vivent dans un équilibre étrange : à la fois séparés et toujours conjoints, sous le même toit. Anne, pourtant, ne quitterait jamais Philippe. Malgré la lassitude qui s'est installée dans leur quotidien, il reste celui qui porte leur famille. Il est solide, avec ses larges épaules et ses repères bien ancrés, et il est le père de leur fils. C'est dans cet univers que Nathan a grandi, entre sport et lecture, dans ce cadre qu'on pourrait croire idéal pour se construire. Une jolie maison à Brest, dans un environnement calme et spacieux, avec la possibilité de rejoindre le centre-ville à vélo en dix minutes. Mais malgré cela, l'adolescent a sombré dans une pathologie d'enfermement, se repliant sur lui-même.

Anne se torture l'esprit, se remettant constamment en question. *Est-ce ma faute ?* Se demande-t-elle. *Ai-je, en intellectualisant trop, entraîné mon fils dans un monde de doutes et de questionnements incessants ?* À la question : *qui êtes-vous ?* Anne répond : *Je suis faite de ceux que j'ai rencontrés, de mes épreuves, de mes parents, de ma ville natale, de mes échecs, mais aussi, et surtout, de mes lectures : de Jane Goodall, d'Amélie Nothomb, de Montaigne et de Freud...*

Anne vit à moitié dans la réalité. La fiction des romans a souvent pris le pas, l'entraînant dans des mondes imaginaires. Son leitmotiv, emprunté à Sylvain Tesson, résume bien son quotidien : *Rien ne vaut de passer un bon moment avec soi-même, à parcourir les rayonnages de sa bibliothèque intérieure.*

Quand Nathan a eu 6 ans, Anne a commencé à lui conter des légendes de la mythologie grecque. Le jeune se voyait passionné, ne perdait pas une miette des